

Question des minorités

Number 35, March–April–May 1989

Littérature soviétique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20133ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1989). Question des minorités. *Nuit blanche*, (35), 46–51.

LA QUESTION DES



Valéri Chevitchouk

Quand on appartient soi-même à une minorité linguistique et culturelle, on est curieux de vérifier la nature et la solidité des *modus vivendi* auxquels est parvenue une fédération. Cette question, comme toutes celles se rapportant à l'Union Soviétique, exige d'abord des changements d'échelle de la part de l'observateur.

Un des comportements typiques des Québécois consiste à se gargariser de grands espaces. Le phénomène a été souvent observé dans les documentaires, sur la terrasse Dufferin et surtout quand nous sommes loin de la terre nourricière, frette et blanche. *Chez nous, c'est grand* — mis à part les trois-et-demi.

L'avion s'apprête à atterrir à Cheremetievo et le voyageur aperçoit au loin Moscou, envahi par l'impression que cette grandeur-là est démesurée, totale, impression confirmée deux heures plus tard au centre-ville, à l'angle des perspectives Gorki et Marx. *Pis c'est noir de monde!*

Il faut de tout pour faire l'URSS, les vergers et vignobles de Géorgie, la vaste plaine ukrainienne, la boue et les moustiques de Sibérie (il faut lire Tchekhov sur le chemin de Sakhaline, de même que les dere-

venchtchiki — écrivains ruralistes contemporains —, pour comprendre que l'été sibérien est encore *pire* que l'hiver!), la marée humaine de la perspective Nevski à Leningrad, la banquise des Tchouktches, onze fuseaux horaires (le Canada est couvert par cinq fuseaux et demi), 112 langues parlées reconnues et 76 langues écrites productrices de littérature.

Au-delà du folklore

Au nombre des revues littéraires émanant de la toute-puissante Union des écrivains soviétiques, il en est une qui se consacre à la circulation des littératures nationales (souvent appelées «littératures des républiques» en référence aux 14 républiques socialistes d'Asie et d'Europe qui, jointes à l'immensissime République de Russie, forment l'URSS). Son nom: *Droujba Narodov*

MINORITÉS



Volodimir Drozd photographié dans la maison de l'Union des écrivains ukrainiens

(*L'amitié entre les peuples*). Son tirage a quadruplé depuis deux ans, atteignant à l'automne 88 les 800 000 exemplaires (tirage freiné comme partout ailleurs par les pénuries et étranges quotas de papier). Il faut lui ajouter les revues des républiques (ainsi *Kiïv* en Ukraine ou *Tsiskazi* en Géorgie) qui atteignent elles aussi des tirages considérables, parfois de l'ordre de 300 000. (À titre d'exemple, les trois plus importantes revues littéraires québécoises plafonnent à un peu moins de 10 000 exemplaires'.)

À *Droujba Narodov* on s'est montré sensible aux tendances adverses (rapprochement et dissocation) qui agitent inévitablement les sociétés nationales partageant un même territoire. Qu'on n'attende pas de moi cependant, après deux semaines passées à Moscou, Leningrad, Kiev et Tbilissi, le fin mot sur les revendications des Tatars de Crimée, des Arméniens de



Le critique Lev Anninski de la revue *Droujba Narodov*

l'Artsakh (Nagorny Karabakh) et des Baltes. Je ne surprendrai personne en disant qu'il n'en a jamais été spontanément fait mention, comme on imagine mal que nous accueillerions des délégués soviétiques en les entretenant des problèmes iroquois et lubicon. *Droujba Narodov* s'en est, par exemple, tenu à la relation des événements qui dressent Azeris et Arméniens les uns contre les autres — et encore en avouant ne pas s'y sentir à l'aise. On y a aussi publié les lettres des lecteurs, les Arméniens accusant la revue d'être pro-Azeris et les Azerbaïdjanais se plaignant du parti pris inverse.

Alexandre Alexievitch Rudenko-Desnyak, membre de la rédaction de la revue, lance à la boutade qu'il s'est créé en URSS une grande tradition de lecture entre les lignes, la principale exigence ne portant plus sur le texte mais sur ses sous-entendus réels ou présumés. Utilisant une métaphore qu'il sait infallible dans un pays où il se boit vraiment autant de vodka qu'on le prétend à l'Ouest, et que je traduirai par «lucidité des lendemains de brosse», il fait de cette question de la coexistence ethnique un autre exemple des méfaits de la procrastination célébrée par Gontcharov (*Oblomov*, Folio n° 1392), Zamiatine (*Province*, *L'Âge d'Homme*) et combien d'autres romanciers. Pendant longtemps, on a considéré cette coexistence comme une «danse folklorique autour de la fontaine» comme si tout se réglait aux sons de la balalaïka des uns et de la danse du sabre des autres: on a feint de ▶

croire que les garanties constitutionnelles consenties aux minorités annulaient ipso facto tout différend éventuel. Et s'il est vrai que le régime soviétique a hérité du problème arménien (le génocide est antérieur à la Révolution), il s'est empressé, confesse M. Rudenko-Desnyak, d'y ajouter ses propres maladresses.

Le phare tchouktche

Du même souffle, M. Rudenko-Desnyak reconnaît que pendant trop longtemps la littérature soviétique a renoncé à ses composantes non slaves et s'est ainsi coupée de valeurs éthiques et esthétiques fondamentales. Il cite une étude de son collègue Lev Anninski sur la distanciation, la froideur de la prose estonienne qui donne aux questions morales une perspective inusitée qu'il convient de faire connaître à l'ensemble des lecteurs.

Les mérites de *Droujba Narodov* sont reconnus par ses lecteurs: elle a permis un tirage de plus d'un million d'exemplaires du roman *Data Toutachkia* du Géorgien Amiredjibi en traduction russe et permis sa diffusion dans plusieurs autres langues de la fédération. Il semble que les autres composantes de la structure éditoriale ne soient pas en reste: c'est ainsi que le romancier tchouktche Iouri Rytkeou (traduit en français par les Publications orientalistes de France: *Contes de Tchoukotka*, 1974; *Quand partent les baleines*, 1983; et par Pygmalion: *Un rêve au début du brouillard*, 1979) est devenu une figure nationale. Établi à Leningrad, une ville qui paraît méridionale quand on pense à sa terre natale (et pourtant sa position, à 60° de latitude nord, place Leningrad à l'exacte hauteur de Povungnituk), il est de loin le plus notoire des écrivains de l'Extrême Nord. Est-il possible de parler, et justement, d'une terre, d'une mythologie dont on est séparé par des milliers de kilomètres (le cap Dejnev de son enfance sert de Finistère oriental à l'URSS alors que Leningrad en est une des villes les plus occidentales), surtout quand on n'a pas recours aux mots du terroir mais à une langue internationale, le russe? L'écrivain croit que si: sa carrière aura été la tentative de se «libérer de l'amour», de l'admiration placée par lui en Hemingway, Remarque, Mann et Marquez; mais, avant tout, on ne l'a pas formé pour qu'il devienne écrivain, mais chasseur: «je ne suis pas philologue, je suis sauvage». Il semble pourtant que cet avis ne soit pas partagé par tous les Tchouktchi: à une conférence tenue à Copenhague, en octobre, M. Rytkeou a été dénoncé par une compatriote qui tenait son oeuvre pour de la frime au service du pouvoir centralisateur.

Coup de chaleur à Tbilissi

Je ne suis pas allé en Tchoukotka et pourtant j'ai pu mesurer les particularités ethniques à l'aune soviétique. Entre deux séjours à Moscou l'agitée, nous avons eu droit — et j'en fais l'affaire d'un privilège, d'une faveur — à la chaleur géorgienne. J'imagine que Tbilissi a tout de l'authentique capitale de république soviétique méridionale: le soleil, une certaine indolence des gens (quand ils ne sont pas derrière un volant...), un marché paradisiaque, un alphabet invraisemblable et beau à la devanture des échoppes et des coups de gueule de bord en bord de la rue: «Otar, que c'est que tu deviens? — Pis toi, Gouram?»

Le fin mot ici est *tradition*. Le premier avantage est non négligeable: même les enfants ont accès, dans le texte, aux oeuvres les plus anciennes. Cela tient du miracle: le Sakhartvelo (notre Géorgie, la Grouzïa des Russes, l'Ibérie des Sassanides, la Colchide des récits de la Toison d'Or) a été soumis à des jougs dont le moindre n'aura certes pas été celui que lui a imposé un de ses fils, Joseph Staline.

On se plaît ici à dire que si la forme de la littérature géorgienne est européenne, l'esprit en est oriental, c'est-à-dire irrationnel. Je ne cache pas que sur cette question je me suis senti démuni, faute de ne connaître ni l'alpha ni l'oméga de cette littérature qui revendique des racines aussi loin qu'au V^e siècle, et son chef-d'oeuvre au XII^e: *Le chevalier à la peau de panthère* de Chota Roustaveli. Je ne peux en effet croire que la dialectique soit aussi simpliste qu'on a bien voulu le dire, que la rationalité ait une configuration uniforme et cartographiable.

La question soulève par ailleurs un problème de taille: nous ne disposons d'aucune traduction française des romans de Tchaboua Amiredjibi et de Gouram Guéguéhidzé, non plus que des travaux érudits de Vokhouchti Kotetichvili, les plus en vue des personnalités littéraires de Tbilissi. Il ne saurait donc être question que de constats primaires et de propos de table: la littérature géorgienne se construit dans un idéal de représentation et de fidélité aux racines séculaires d'un peuple qui n'a cessé de survivre comme minorité enclavée dans des empires (d'Alexandre le Grand à Tamerlan, des tsars à aujourd'hui). Les questions relatives à l'expérimentation et à l'influence des cultures voisines ne suscitent aucun intérêt — on se serait du moins attendu à trouver ici des frères d'élection du Turc Kemal². Pendant tout le voyage, ma conception de la littérature s'est révélée inadéquate; là où j'aurais voulu qu'il fût question d'esthétique, de composition, on me parlait de fidélité référentielle et de didactique. Mais jamais mes vues auront-elles été aussi déjouées qu'en Géorgie. J'en garde l'impression d'une culture littéraire autarcique qui tiendrait pour stériles les débats qu'ailleurs on s'offre par gourmandise et bellicisme sur les dos (larges!) de Joyce, Proust, Ionesco, Duras ou Borges. Le miracle géorgien alors est de présenter la parole, la littérature comme une expression immédiate, s'accommodant volontiers de l'air qu'on respire hors des livres.

La gaffe et le dégel

La maison de l'Union des écrivains ukrainiens, à Kiev, loge dans l'ancien hôtel du gouverneur. Le luxe y est à la hauteur des images d'opulence rattachées à l'Ukraine. Très tôt dans l'entrevue, toutefois, la quiétude attendue dans un tel décor et dans cette douceur particulière à Kiev sera rompue. La faute en incombe à un impardonnable trafic de vocabulaire de ma part (de ceux pour lesquels on se gronde à la maison, entre soi et soi; alors, imaginez, à Kiev, la *mère des villes russes!*), la double confusion qui consiste à dire *russe* pour *soviétique*, et *grande littérature* pour *ensemble littéraire*. Aussi a-t-on interprété ma question sur la spécificité de la littérature ukrainienne dans la «grande littérature russe», sur son insertion dans un ensemble si vaste, comme un commentaire désapprouvé à l'égard d'une *petite littérature*, en l'occurrence la leur.



1, Le romancier Tchouktche Iouri Rytkeou. 2, La romancière ukrainienne Larissa Kopaïn. 3, Lev Anninski de la revue *Droujba Narodov*. 4, Le romancier géorgien Gouram Guégouchidzé. 5, Vladimir Kortrov, adjoint à la direction de la revue *Novy Mir*. 6, Vladimir Lakchine, auteur de *Boulgakiade*, recueil inspiré de la *Fataniade* de Boulgakov.

L'un après l'autre, les écrivains présents (parmi lesquels Valéri Chevitchouk, auteur d'un roman sur la Lavra Petcherska; Larissa Kopaïn, auteure entre autres de science-fiction; Volodimir Drozd, auteur d'un roman construit comme du théâtre, *L'acteur*; Volodimir Iavorivski, qui a fait sien le principe de Iouri Tynianov, pour qui le travail littéraire «commence là où s'arrête la documentation», dans son roman biographique sur le peintre Katerina Bilokur; enfin le poète Dmitri Pavlitchko, attentif aux formes orientales) se lèveront au nom de la dignité nationale offensée pour rétablir les faits, et avec une vindicte que je n'ai jamais vue chez nous, même aux heures les plus nationalistes, quand on s'avisait de dire *canadien* pour *québécois*. Mon interprète, Rimma Guenkina, s'est réjouie: pour une fois qu'on sortait de la perestroïka et des vœux pieux...³

Il n'empêche qu'en avançant les noms de Mikhaïl Boulgakov (né à Kiev, ce dont on se souviendra en lisant les *Récits d'une jeune médecin*, Seuil,

Points n° R-230 et *J'ai tué*, Picquier), Vassili Grossman (né à Berdichev; voir à ce sujet le recueil *La route* coédité par L'Âge d'Homme et Julliard) et Nikolaï Gogol (né lui aussi en Ukraine, à Sorotchinsky), on se rend compte que l'ambiguïté n'est pas exclue de ce qui relève de l'appartenance obligée à une lingua franca, le russe, et à une langue parente que l'Histoire pourrait avoir réduite aux évocations folkloriques si on n'y prenait garde, l'ukrainien. Si pour Boulgakov (dont on nous a fait visiter avec mauvaise humeur le modeste musée près du Podol kiévien puisque nos pas nous avaient conduits devant) la question est vite réglée («Il haïssait l'Ukraine mais a su infuser dans son oeuvre le substrat ukrainien»), si l'on ne voit que l'écrivain russe en Grossman, on doit recourir à des artifices de langue pour établir Gogol comme écrivain authentiquement ukrainien en même temps que créateur de la littérature russe moderne — Gogol a donné, rappelons-le, des nouvelles ukrainiennes (*Les veillées du hameau près de Dikanka* et *Mirgorod*) et des *Nouvelles pétersbour-*

geois (GF n° 189, Folio n° 1100, Livre de poche n° 2872). On ne saurait en vouloir aux uns et aux autres de se placer sous l'ombre tutélaire de Gogol quand on le retrouve, et si fort, par la pensée, sur la perspective Nevski de Leningrad, là où loge aujourd'hui la revue *Neva*, et, surtout, dans un parc moscovite près de l'Arbat, sa statue pourtant dissimulée aux regards. Il fait alors nuit et brouillard. On se prend à imaginer que cette mise à l'écart est la vengeance de quelque grand fonctionnaire, successeur de ceux dont Nikolai Vassilievitch s'est si souvent payé la tête. On entre alors dans le parc réduit aux dimensions d'un jardinet, respirer l'air froid et palpable de la nuit. Nos paroles font soudain lever, comme des perdrix, sous un bosquet, un couple repu dont on comprendra, à la désinvolture affichée, que quelque chose ici vient d'échapper à la cléricature.

L'orthodoxie rachète l'Histoire

Il ressort des rencontres faites à Tbilissi, Kiev et à la rédaction de *Droujba Narodov* une unanime interprétation de la question des minorités nationales, ce qui sans doute doit être perçu comme l'un des effets les plus manifestes de la politique gorbatchévienne — les Géorgiens ajouteraient à ce propos que le bras droit du secrétaire général du parti et nouveau président de l'Union des républiques est un concitoyen, Edouard Chevarnadzé. J'en fais part non pour expliquer ce qui de plus en plus déchirera l'URSS et, par ricochet, tout le bloc de l'Est (ici les Tatars, là les Arméniens, ailleurs le Kosovo yougoslave), mais pour indiquer qu'une société cherche à sortir de la *stagnation*. Tous ont affirmé que Lénine avait prévu un système juste d'intégration des nations autour du peuple russe mais que Staline avait tout bousillé. N'est-ce qu'un troc d'orthodoxie? Un de plus? Que racontera-t-on après Gorbatchev?

Pour l'heure, les noms du Géorgien Tchaboua Amiredjibi, de l'Ukrainien Vitali Korotitch (bien en selle à *Ogoniok*, le *Life* de là-bas), du Kirghiz Tchinguiz Aïtmatov, de l'Abkhaz Fazil Izkander et du Biélorusse Vassili Bykov prouvent que la vitalité des «petites cultures»⁴ finira par servir la littérature soviétique. ■

1. Qu'on me permette de jeter d'autres chiffres sur la table: les revues des républiques s'adressent parfois à des publics restreints. S'il y a 40 000 000 d'Ukrainiens et 8 000 000 de Biélorusses (langues slaves), les Baltes (2 500 000 Lituaniens, 1 500 000 Lettons et 1 000 000 d'Estoniens) et les Caucasiens (3 000 000 de Géorgiens, d'Arméniens et d'Azeris), pour ne mentionner que ces familles ethniques, sont en revanche peu nombreux. La vitalité des publications littéraires (revues et livres) y défie tous les standards numériques fixés par l'Unesco.

2. Jusqu'à tout récemment, une oeuvre traduite devait l'être en russe avant toute autre langue.

3. Pour ne pas être en reste dans les erreurs de perspective, les Ukrainiens présents ont réclamé une province ukrainienne au Canada puisqu'à nous, francophones, on a consenti le privilège d'une «province ethnique».

4. Que les Ukrainiens n'en prennent pas ombrage même si leur grande population interdit probablement de les associer aux Magyars, Néerlandais, Irlandais, Suédois, Québécois (pourquoi pas?) et autres peuples qui tentent le pari d'une expression culturelle originale en dépit d'une démographie défavorable.

Signalons la publication aux Presses de l'Université de Toronto d'une série de livres consacrés à l'Ukraine, parmi lesquels le magnifique *Ukraine. A Historical Atlas* de Paul Robert Magocsi (les cartes y sont habitées par la Horde d'Or, les Zaporogues, les Cosaques du Don, les Polovtsiens, Péchenègues et autres peuples sortis tout droit de la légende). Mentionnons aussi la parution chez Naaman d'une *Anthologie de nouvelles biélorusses* (1983).

Moïshé Kulbak LES ZELMINIENS Seuil, 1988; 33,95 \$

Moïshé Kulbak est un écrivain russe disparu au cours des purges staliniennes à la fin des années 30. Son éditeur français indique qu'il est un des représentants les plus talentueux de la culture yiddish soviétique de cette période.

À lire *Les Zelminiens*, on n'a pas de mal à s'en convaincre, non plus qu'à comprendre le sort qui a été fait à cet écrivain. Son roman, incisif et tendre à la fois, est d'une facture bien peu conventionnelle pour l'époque. Il était trop intelligent et critique pour plaire à un système visant le nivellement social et valorisant l'esprit de sérieux.

À certains moments, il n'y a rien de pire à faire que de décrire la réalité. Comment les paysans, ignorants et pauvres, n'ont pas apprécié d'emblée le progrès symbolisé d'abord par l'électrification et l'installation de la radio, par exemple. Ou encore, comment des familles ont pu se déchirer, les «vieux» s'accrochant aux traditions qui étaient pour eux le seul mode de vie connu, donc possible, les «jeunes» cherchant leur voie dans les nouvelles idéologies de l'heure avec plus ou moins de bonheur.

Les Zelminiens n'a rien d'un roman à thèse; le seul jargon qui s'y trouve est celui qui y est parodié. Et avec quel talent!

On entre dans ce livre par la petite porte de la curiosité. Sa simplicité dérouté d'abord, puis on se laisse absolument séduire par sa subtilité et sa vivacité. Quant à la tribu des Zelminiens, je vous laisse le plaisir de la découvrir. Ses tribulations vers «les lendemains qui chantent» ne sont pas banales.

Vous apprécierez également la traduction de Régine Robin et sa préface fort utile pour mieux comprendre les finesses de ce texte. ■

Denise Pelletier

Anatoli Rybakov LES ENFANTS DE L'ARBAT Albin Michel, 1988; 29,95 \$

Il s'est vendu à des centaines de milliers d'exemplaires en URSS, il a été lu par des millions de Soviétiques, il est devenu le symbole d'une certaine liberté de circulation des idées. *Les enfants de l'Arbat*, mis en chantier peu après le mort de Staline, interdit de publication dans l'après-stalinisme prudent, est sorti en 1987, après vingt ans de purgatoire; au cours desquels on a finalement descendu de son piédestal le petit père des peuples.

L'Arbat, c'est un *beau quartier* de Moscou. Là se retrouvent, en 1934, quand commence l'histoire des *Enfants de l'Arbat*, des familles de l'intelligentsia, une société composée surtout de communistes convaincus, décidés à tous les sacrifices, à tous les accommodements aussi pour l'oeuvre (ou la carrière) révolutionnaire. Comme souvent, l'intransigeance se retrouve absolue chez les jeunes qui douteront d'abord d'eux-mêmes, de leur propre jugement, avant de s'interroger

sur la doctrine. Et le héros, Sacha, sera de ces purs, même alors que son esprit critique commence un lent travail de remise en question, accentuée et accélérée par les difficultés qui le mèneront en Sibérie.

Les enfants de l'Arbat raconte l'histoire d'une jeunesse ardente, idéaliste, confrontée petit à petit à ses aînés, devenus coulants et lisses ou, au contraire, durs, cyniques, inexorables. Chez ces jeunes, se dessinent déjà les futurs irréductibles de la raison d'État, les opportunistes du régime, et les autres, encore convaincus qu'il y a une cause à défendre, mais conscients qu'elle ne peut toujours tout justifier. Pour ceux-ci, s'ouvre la clandestinité ou l'exil.

Si le tableau de Rybakov, coloré ou morne selon les destins ou les circonstances, en recoupe d'autres bien connus sur la vie en Union Soviétique sous Staline, si l'on y retrouve les mêmes candeurs et les mêmes horreurs policières, elle intéresse particulièrement pour deux raisons: l'époque choisie et l'antinomie des héros. Rybakov explique l'époque par le personnage Staline qu'il présente comme une bête aux aguets, yeux voilés, griffes rentrées. Attentif à tous les signes de la plus infime contestation de sa personne, Staline anticipe les dissidences, les crée souvent de toutes pièces; Staline tend des pièges, joue au chat et à la souris avec ses plus proches collaborateurs. On pressent la désinfection par le vide, la Grande Terreur. Les réflexions prêtées à Staline par Rybakov, même si le procédé agace, donnent quelque vraisemblance au personnage, enfermé dans sa propre dialectique de survie. Par contre, nous éprouvons pour les jeunes héros du livre, de la sympathie, de la tendresse. Ils sont d'ailleurs très semblables aux jeunes de tous les temps, partagés entre le moi qui se cherche et les contraintes de leur société. La différence, tragique pour eux, est venue d'une conjoncture historique qui a nom Staline. ■

Blanche Beaulieu

Hélène Carrère D'Encausse
LE MALHEUR RUSSE
Fayard, 1988; 39,95 \$

Bien que les hommes soient, comme chacun le sait, égaux, certains le seraient davantage. De la même manière, tous les peuples sont meurtriers, mais, politiquement, il en est de plus assassins que d'autres. À cette discipline, les Russes raflent haut la main toutes les médailles. Ce succès est dû au fait que la plupart des sociétés connaissent des trêves où le sang est à l'abri des intrigues du pouvoir; l'une d'elles échappe toujours à cette règle et, qui plus est, dirige ses énergies morbides vers elle-même: la société russe. Du moins est-ce là le constat de la célèbre soviétologue, Hélène Carrère D'Encausse qui se demande à quoi attribuer ce sinistre record. Pour mener son enquête, elle retrace l'histoire russe depuis la fondation du pays en 882 jusqu'à l'ère de la *pérestroïka* et de la *glasnost* tout en jetant des ponts entre le passé et le présent. Le tableau est accablant: fratricides, régicides, tyrannie tsariste, «état policé», terrorisme et des noms tels que Raspoutine et Staline qui, à eux seuls, évoquent toutes les pièces de ce musée national de l'horreur. En somme, l'auteur se demande si l'«Âme russe» doit être tenue responsable de ces crimes ou, au contraire, si le meurtre politique n'est pas à

l'origine du malheur russe.

Au terme de sa recherche, Hélène Carrère D'Encausse répond à cette interrogation en évitant le piège du lieu commun. D'abord elle s'élève contre l'étiquette stupide d'«Âme russe ou slave» qui dénote l'ignorance de ceux qui voudraient expliquer la misère d'un peuple en ayant recours à une notion fataliste et stupide en vogue chez les bien-pensants de tout acabit. Aussi, se contente-t-elle de conclure que la misère des Russes réside en grande partie dans l'usage constant du meurtre comme moyen de gouverner et comme façon de réagir aux tenants du pouvoir. Elle tente d'expliquer cet atavisme social par la difficulté qu'a eue le peuple à se rassembler autour de projets communs à toutes les classes sociales. Il en découle qu'aucun mythe national n'unit les Soviétiques. À preuve, la Russie est l'un des rares pays où les migrations de la capitale se firent si nombreuses (cinq fois). «C'est une histoire tourmentée qui a fait du peuple russe un peuple malheureux en quête de mythes consolateurs.»

Carrère D'Encausse nous livre sa lecture de l'histoire dans un style vivant où l'humour — parfois noir — se taille une place enviable. Elle n'hésite pas à faire appel à des connaisseurs de l'esthétique assassine, poètes et philosophes, aussi séduisants que Thomas de Quincey et Oscar Wilde. Cet essai apportera aux experts un son de cloche nouveau, tandis qu'il ouvrira les esprits curieux à une réalité troublante qui trouve son explication dans les zones sombres d'une histoire maculée de sang. ■

Pierre Héту

LIVRES D'URSS

en français

- | | | |
|---|---|------------------------|
| Sciences sociales |  | Éditions du Progrès |
| Sciences et techniques |  | Éditions MIR |
| Langue russe |  | Éditions Rousski Yazik |
| Guides de voyage et littérature enfantine |  | Éditions Radouga |
| Éditions d'art | | Éditions Aurora |

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

SERVICE D'ABONNEMENT AUX REVUES ET JOURNAUX SOVIÉTIQUES

publiés, entre autres, en français, anglais et russe

NOUVELLES FRONTIÈRES

distributeur et Librairie
185, rue Ontario est, Montréal, Tél.: 844-3636